

THÉÂTRE

CORYDON SUR UN TOIT BRULANT

par André Du Dognon

Depuis longtemps le théâtre ne parlait plus de Sodome. Avec deux pièces : *Thé et sympathie* et *La chatte sur un toit brûlant*, il vient de le faire et bien différemment car si le puritanisme est le ressort de chacune d'elles, celui d'**Anderson**, l'auteur de la première, est au moins égal à celui de ses personnages. Le spectateur français a besoin, semble-t-il, de tout l'Océan entre l'amour qui n'ose pas dire son nom et lui, si bien qu'il y a sérieux décalage entre celui qui a cours ici et que notre théâtre ignore encore et l'anglo-saxon puritain. Nos directeurs ne savent pas encore que Gide l'avait libéré au début du siècle après en avoir vécu les affres précisément avec l'âme puritaine des héros de ces deux pièces et le malencontreux camouflage du mariage.

Anderson dont la comédie, *Thé et sympathie* a la caution de Mme Ingrid Bergmann souffre, d'une ambiguïté et d'une violence dans sa facture qui déçoivent ou qui choquent. Si l'adaptateur avait été M. Julien Green, virtuose de l'inversion en mitaines, il eût respecté cette ambiguïté alors que M. Roger Ferdinand manque un peu de *fluently*. L'auteur des J3, trop jovial, n'a pas cette huile qui est la grâce qu'un grand auteur apporte aux moindres rouages de sa pièce et qui fait qu'elle glisse sans heurt.

Le jeune héros d'Anderson, trop sentimental pour se mêler aux jeux virils de ses camarades qui l'ont baptisé Grace nie farouchement en être quoiqu'il se complaise dans le rôle d'Esther. La femme du proviseur, Ingrid Bergmann, une actrice qui telle Elise Jouhandeau a renoncé au théâtre pour épouser un universitaire, le protège et cherche auprès de lui les consolations qu'elle n'a pas trouvées avec son mari depuis treize ans. Elle défend la réputation de son jeune protégé qui, pour se prouver qu'il aime les femmes, demande un rendez-vous à la barmaid qui dépucelle avec régularité les autres élèves. L'expérience est un fiasco et Jean-Lou Philippe se précipite à la cuisine pour se faire justice avec un couteau que la barmaid lui arrache des mains. Tout ce que demandait Ingrid Bergmann, c'est que Chatterton ne couchât pas avec une autre.

La femme du proviseur, pour sauver Jean-Lou de quoi ? de la chaise électrique ? d'un renvoi du collègue ? surtout de lui-même, je pense, car il nie éperdument être un inverti, monte dans sa chambre et lui dit : « Et avec moi est-ce que tu pourras ? ». C'est le moment pour le rideau de tomber. On a compris que, de toute façon, elle se vantera d'avoir couché avec le jeune homme afin de sauver sa réputation. C'est Le chandelier inversé. J'ajoute que je connais un garçon à qui ses parents – mais c'était avant 1914 – donnaient de l'argent pour qu'il aille voir une putain et faire taire ainsi certains bruits. Il partageait avec elle l'argent de ses parents qui lui permettait de s'offrir des marins. C'était vraiment la belle époque !

Jusqu'au bout, le héros de *Thé et sympathie* se défend d'être indifférent aux femmes. S'agit-il d'un cas de frigidité masculine ou bien les femmes le laissent-elles

insensible parce qu'il en aime trop une ? Cette dernière hypothèse est peu vraisemblable, le code romantique nous montrant précisément les jeunes gens troussant les filles de cabaret pour mieux respecter la femme qu'ils adorent.

Tennessee Williams, lui, bouscule les *Œufs de l'autruche* et il nous dépeint une famille digne de l'archipel Lenoir, d'Armand Salacrou ; un vieillard, possesseur de grands biens, ne se remet d'une grave maladie que pour dire son fait à toute sa famille, à ses fils notamment dont l'un marié et père de famille guette sa fortune et l'autre, Brix, n'a vécu que pour le sport. Il reproche violemment à celui-ci de ne pas remplir son devoir conjugal. Maggy, sa femme, jeune et jolie chatte, s'est vue abandonnée pour le whisky que son mari absorbe tous les soirs afin d'oublier la mort de son co-équipier. *Whisky et sympathie*, ainsi pourrait s'appeler la pièce. Le patriarche veut un enfant de ce fils qu'il préfère à l'autre et il lui dit que, pour sa part, malgré ses soixante-cinq ans, il compte bien couvrir encore une femme de visons et de caresses. Brix se réfugie dans le whisky pour ne pas s'expliquer devant son père et surtout ne pas s'expliquer à lui-même. Le père lui dit alors : « Tu es un inverti, tu ne couches plus avec ta femme depuis que ton ami est mort dans des circonstances tragiques ! » Il promet de rendre à Brix sa bouteille de whisky s'il lui dit toute la vérité, mais le jeune homme résiste encore. Cette scène, unique dans les annales du théâtre, est très belle. C'est l'accouchement d'une vérité presque impossible à dire. Nous apprenons enfin, mais de la bouche du père qui l'a deviné, que son ami désespéré de ne plus être la vedette du sport qu'il a été, s'est raccroché à l'amour qu'il a eu pour Brix et le lui a dit par téléphone. Celui-ci l'a repoussé provoquant ainsi le suicide du jeune homme. Dans un dernier sursaut, Brix renvoie alors à son père cette vérité qui lui fait horreur et lui dit que sa famille s'est ligüée pour lui cacher qu'il fête en ce moment son dernier anniversaire, que l'examen médical est positif, qu'il a un cancer. L'horreur de, l'inversion égale dans l'esprit du malheureux jeune homme la maladie du père. Grandi par la vérité, le patriarche se compose un visage stoïque devant sa famille. Maggy, la chatte, pour blesser sa belle-sœur, cajole le vieillard, le caresse, presque comme elle caresse Brix, et comme si elle attendait de lui l'enfant que son mari refuse de lui faire. Elle annonce même qu'elle va lui donner le plus beau cadeau de son anniversaire, ce petit-fils qu'il désespérait de voir naître et exaspère la rage impuissante de sa belle-sœur qui l'insulte.

Restée seule avec son mari, Maggy luttera une dernière fois pour avoir réellement cet enfant et se dévêt lentement devant lui en lui disant qu'elle l'aime. Il répond d'un air las : « Je finirai peut-être par t'aimer... » et le rideau tombe sur un ricanement de J. J. Gautier.

Marguerite Sarrote expliquait dans un essai remarquable paru récemment que la littérature, abandonnant la fable était arrivée à l'ère du soupçon. L'univers romanesque est fini. Un romancier de dixième ordre ne décrirait plus aujourd'hui l'arrivée d'un train en gare du Havre parce que tous ses lecteurs ont lu Zola et ont vu de leurs propres yeux comment la S.N.C.F. lâche ses monstres d'acier sur les rails. Nous devinons maintenant tout ce qui nous est caché, de la politique, de la métaphysique, de l'amour. Le seul domaine qui n'ait pas été prospecté jusqu'à la fin du XIX^e siècle, l'inversion, celui qui figurait sur la carte du Tendre comme le Sahara avec la mention *Hic sunt leones* révèle, petit à petit, son mystère comme le désert son pétrole et il est normal que le théâtre l'exploite à son tour. Quand c'est un

Tennessee Williams qui le fait, il faut s'en féliciter et particulièrement dans un pays où l'homme compte peu, où il est une machine à faire de l'argent et à épouser.

Dans ***Le tramway nommé Désir***, il expliquait la folie de son héroïne par le fait qu'elle avait aimé un inverti qu'elle aurait pu sauver du désespoir si elle l'avait compris. Dans la pièce que Georges Guers, Jeanne Moreau, Jane Marken et Balpêtré défendent excellemment au théâtre Antoine, c'est l'histoire de ce mystérieux coup de revolver qui hante le cerveau malade de Blanche Dubois, l'héroïne du Tramway qu'il a racontée avec une humanité et un courage qui a fort gêné la grande presse d'information toujours si indulgente au libertinage, surtout conjugal, et si dégoûtée devant la vérité quand elle n'est pas conformiste.

Afin d'obliger trois cent et quelques millions de spectateurs à s'arracher à leur télévision pour reprendre le chemin du théâtre et du cinéma, les producteurs américains sont forcés de leur offrir une nourriture qu'en aucun cas ils ne pourraient leur donner chez eux sous peine de faire baisser la vente du chewing gum et des pâtes dentifrices. Le fait que le théâtre et le cinéma américains abordent des sujets brûlants est significatif. Faut-il souhaiter qu'en France la télévision vide les théâtres et les salles obscures pour que le règne des Lolobrigida et des Martine Carol prenne fin et qu'on donne à la Comédie Française ***La ville dont le prince est un enfant***, de **Montherlant**, spécialiste du strip tease littéraire ?

Arcadie n°37, André du Dognon, janvier 1957